

— Arrêtez, madame ; Dieu punit les mères sans entrailles et les cœurs dénaturés !

Et le vénérable prêtre, penché sur Marie, répandait des larmes sur son visage livide et son front inanimé, Gabriel avait oublié son mal pour ne penser qu'à celle qui souffrait par amour pour lui, et madame de Rambert contenait sa rage impuissante.

Enfin Marie ouvrit les yeux, elle les porta autour d'elle d'un air égaré. Des paroles incohérentes sortirent de ses lèvres ; elle ne reconnut aucun de ceux qui l'entouraient, et voulut fuir comme si elle se fût crue menacée.

— Vous voyez votre ouvrage, ma mère, dit Gabriel d'une voix remplie de larmes, vos vœux seront bientôt exaucés ; vous n'aurez plus d'enfant !

Madame de Rambert, toujours froide et impassible, sourit ironiquement, se leva et sortit.

— C'est moi, Marie, continua le jeune homme, en l'entourant de ses bras ; c'est Gabriel.

— Gabriel. . . Oh ! oui, je me souviens, murmura la pauvre enfant en portant la main à son front, comme pour y chercher un souvenir. Ange du ciel, continua-t-elle en se mettant à genoux ; ange du ciel, je vous confie la vie de mon bien aimé ; qu'il vive encore de longues années ; mais faites que là-haut, où j'irai l'attendre, nous soyons réunis pour toujours.

La raison un moment égarée de Marie lui revint ; elle reconnut le recteur, elle reconnut Gabriel ; elle sentit sa main qui pressait tendrement la sienne, elle entendit sa voix qui lui disait :

— Sois tranquille, désormais, ô ma douce Marie, je veux vivre pour t'aimer toujours. Reçois le serment d'éternel amour que je te fais devant notre digne et saint pasteur.

— Pauvres enfans, dit M. Bernard, Dieu reçoit cette promesse, mais il exige qu'ici-bas la volonté des parens soit respectée.

#### IV. — FOLLE.

Depuis ce jour, Marie et Gabriel, se conformant aux conseils du recteur, avaient évité soigneusement toute occasion de rapprochement ; mais, éloignés l'un de l'autre, leur cœur étaient unis par une seule et même souffrance. Pour Gabriel, ce n'était plus que le fantôme de lui-même ; ses grands yeux noirs étaient fixes et sans vie ; une pâleur mate marbrait son visage. On le voyait errer dans la campagne, sans but, sans espoir ; souvent il franchissait, avec une terrible imprudence, les roches les plus escarpées ; son âme se nourrissait de mélancolie.

La nuit, quand le ciel était bien sombre, et qu'aucune étoile ne brillait, Gabriel quittait silencieusement le château et cotoyait un vieil étang qui conduisait au presbytère ; là, du sein d'épais taillis il aimait à contempler la demeure solitaire de Marie ; quelquefois, il l'apercevait se mettant en prière près de la croisée, et il la regardait avec amour. Il lisait sur sa figure pâlie toutes ses souffrances, et il confiait à la brise embaumée mille baisers pour les lui porter. Parfois un sanglot s'échappait de la poitrine de Marie ; il se mêlait au vent et au parfum des fleurs, et tombait sur le cœur de Gabriel comme une rosée bienfaisante.

Gabriel avait découvert un petit oratoire au plus profond des bois. Au dessus d'un autel mutilé, on remarquait une niche, et dans cette niche, une pauvre statue de la vierge Marie. Des rameaux de lierre pendaient en festons au porche de la chapelle. — Depuis qu'il avait découvert cette retraite profonde et ignorée, il ne se passait pas de jour qu'il n'y allât prier et pleurer ; il ornait

de fleurs fraîches cueillies le front de la mère des anges, et il l'implorait pour celle qui portait son nom.

Un jour, Gabriel était assis sur les marches de l'autel ; la tête appuyée dans ses mains, il n'entendait autour de lui que le murmure de la fontaine, le chant des oiseaux, le bruit de la mousse, et la plainte insaisissable du vent.

Enseveli dans une profonde rêverie, il n'avait pas encore été renouveler les fleurs de la madone, comme il le faisait chaque jour. Il se leva pour remplir ce pieux devoir ; mais qu'elle fut son étonnement lorsqu'il vit qu'une autre main avait tressé une couronne et en avait paré la statue ! Une voix secrète prononça dans son cœur le nom de Marie. Alors il se prosterna au pied de l'image sainte pour la bénir du bonheur qu'il recevait d'elle.

Un léger frôlement vint le tirer de son extase : il se retourna, c'était la jeune fille.

— Vous ne m'attendiez pas en ce lieu, Gabriel ; mais, dans une course lointaine au milieu de ces solitudes, j'ai pensé que vous veniez souvent rêver à la pauvre Marie, et en voyant l'image de la sainte Vierge ornée de fleurs des champs, je n'ai pas douté un instant qu'elle ne l'eût pas été par vous ; j'ai voulu vous revoir une dernière fois.

En disant ces mots, la voix de Marie avait quelque chose de si triste, que des larmes involontaires vinrent aux yeux de Gabriel. Elle continua :

— Oui, la volonté de votre mère doit être sacrée, le digne recteur nous l'a dit, eh bien ! je suis venue moi-même vous supplier de vivre et d'oublier la pauvre Marie ; ne demeurez pas ainsi seul, éloigné du monde, cela ne convient ni à votre âge, ni à votre rang, ni à votre fortune ; cherchez des distractions dans l'étude et dans les voyages.

— Tu veux que je t'oublie, mon ange aimé ; mais oublie-t-on Dieu ? Non, jamais c'est impossible ; je me soumetts, pour le repos et le bonheur de ton vieux père, à la volonté de ma mère, car elle nous envelopperait tous trois dans son ressentiment. Mais tu es l'épouse de mon cœur ; tu le seras en ce monde et dans l'autre.

Et, en parlant ainsi, il plaça, sur le front pur et blanc de Marie la couronne de bruyère destinée à la sainte Vierge.

— Est-ce ainsi que ma volonté est respectée ? dit une voix sévère. . . . Fils indigne, je reconnais bien là votre soumission ; devant moi vous tremblez, mais ici, loin des yeux du monde, vous vous livrez à votre passion insensée, à l'impur et sal amour qui vous domine ; mais patience ! je vais mettre fin à cette désobéissance effrontée !

Gabriel releva son front sous cette injure :

— Ma mère, dit-il d'une voix ferme, vous vous êtes fait un jeu jusqu'à présent, d'inquiéter ma vie, de briser mon bonheur ; enfant, je n'ai reçu de vous ni encouragemens, ni baisers ; vous m'avez toujours tenu éloigné de votre cœur comme de votre personne. Le seul être au monde qui ait su comprendre mon âme et compatir aux souffrances de mon isolement, vous l'éloignez de moi, Je suis seul dans ce château comme en un désert. Soyez donc satisfaite, et cessez de nous maudire. . . . Ne poursuivez plus Marie de vos injustes reproches, laissez là, laissez son vieux père finir ses jours près de celui qui, plus humain, les a recueillis, lorsqu'ils furent chassés par vous. Moi je pars !

Le ciel s'était, sur ces entrefaites, couvert d'épais nuages, le vent passait comme une plainte sur la vieille chapelle et s'allait perdre dans la cime grondante des arbres. Le tonnerre roulait avec fracas, les éclairs sillonnaient la nue sans interruption. Les oiseaux, épouvantés, venaient chercher un refuge sous les murs